



HIS 1075
Histoire des sciences
au Québec

TRAVAIL NOTÉ 2

(10 points)

Consignes

- Commencez votre travail à la page suivante.
- Sauvegardez votre travail de cette façon :
SIGLEDUCOURS_TNX_VOTRENOM.
- Utilisez votre portail étudiant [MaTÉLUQ](#) pour transmettre votre travail afin qu'il soit corrigé.



TRAVAIL 2

1. Quel est le grand problème de l'histoire naturelle aux XVII^e et XVIII^e siècles? (0,5 point)

2. À quelle institution française sont envoyés la grande majorité des spécimens de plantes découvertes aux colonies à partir de 1626? (0,5 point)

3. Vrai ou faux : Michel Sarrazin était académicien à l'Académie des sciences. (0,5 point)

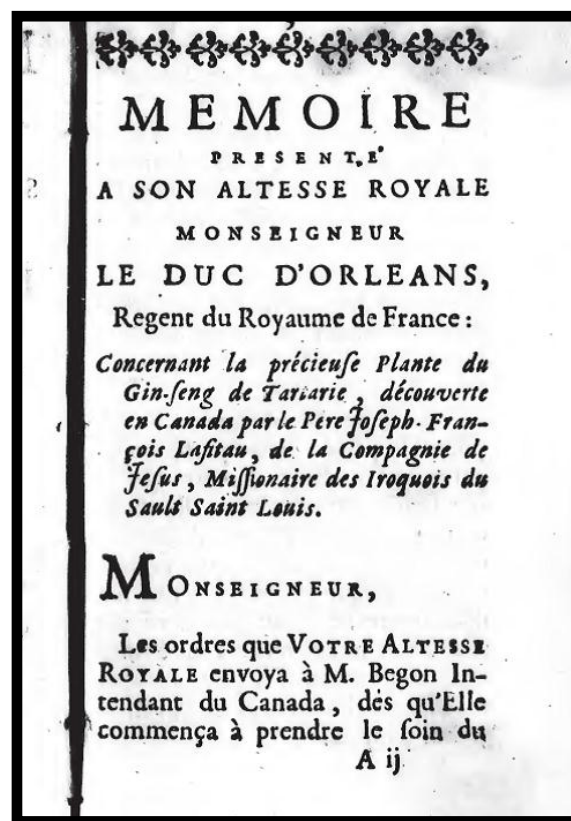
4. Donnez deux facteurs expliquant pourquoi le savoir autochtone en matière de botanique a été presque ignoré par les savants européens. (0,5 point)

5. Répondez à la question suivante, en trois pages maximum. (8 points)

En 1718, le missionnaire jésuite Joseph-François Lafitau annonce, dans un mémoire dédié au Régent, qu'il a découvert le ginseng au Canada. Comme on le sait, cette découverte donnera aussitôt naissance à un important, mais éphémère, commerce entre le Canada, la France et la Chine.

Lisez attentivement l'extrait suivant du mémoire de Lafitau et indiquez ce qu'il révèle de l'organisation des sciences au XVIII^e siècle et des intérêts de l'auteur.

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À SON ALTESSE ROYALE
MGR LE DUC D'ORLÉANS,
RÉGENT DU ROYAUME DE FRANCE,
CONCERNANT LA PRÉCIEUSE PLANTE DU GIN-SENG
DE TARTARIE,
DÉCOUVERTE EN CANADA PAR LE
PÈRE JOSEPH-FRANÇOIS LAFITAU,
DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,
MISSIONNAIRE DES IROQUOIS DU SAULT SAINT-LOUIS.
PARU À PARIS EN 1718.



MONSEIGNEUR,

Les ordres que Votre Altesse Royale envoya à M. Begon, intendant du Canada, dès qu'Elle commença à prendre le soin du royaume, qu'il eut à contribuer à enrichir la botanique, et à favoriser ceux qui s'y occuperaient, ont été, ce semble, secondés du ciel par une découverte utile. Dans ce temps-là même, je trouvai dans les forêts de la Nouvelle-France le Gin-seng des Tartares, si estimé à la Chine. Je regardai un événement si heureux, comme une récompense de ce zèle que Votre Altesse Royale eut dès l'enfance pour perfectionner et pour faire fleurir les arts.

À la Chine, Monseigneur, il n'est point de plante qu'on puisse comparer au Gin-seng. J'avoue que je me sentis agréablement flatté de cette idée quand j'en eus découvert en Canada. Ma joie fut plus grande encore lorsque je réfléchis que ma découverte ne serait pas tout à fait indifférente à un prince également attentif à procurer l'avancement des lettres et l'avantage des peuples.

À la vérité, j'ai longtemps appréhendé d'interrompre les soins importants, que donne à V.A.R. le gouvernement d'un grand royaume, et de détourner son attention sur de petits objets. Enfin, j'ai cru qu'un esprit, supérieur comme le vôtre, n'est jamais assez fatigué des affaires sérieuses, pour négliger entièrement les minuties même de littérature qui peuvent produire de l'utilité au public.

Dans cette persuasion, j'ai pris d'abord la liberté de lui faire présenter la plante que j'avais découverte. L'honneur que j'ai eu de la lui présenter moi-même, et la bonté qu'Elle a eue de ne pas dédaigner ce fruit de mes recherches, me donne aujourd'hui la hardiesse de rendre publiques mes remarques sur cette plante sous les auspices et sous la protection de V.A.R.

Je n'avais jamais entendu parler du Gin-seng étant en France. Cependant cette fameuse racine était déjà connue en Europe depuis plusieurs années, par les relations des Pères de notre compagnie, qui ont été les premiers à en parler. C'est ce qu'on peut voir dans l'atlas chinois du Père Martini, dans l'histoire naturelle du Père Eusèbe de Nieremberg, et dans la Chine illustrée du célèbre Père Kirker. Les vaisseaux français et hollandais qui nous l'ont apportée depuis, en ont rendu la connaissance plus certaine.

Ce fut donc par un pur hasard, que je commençai pour la première fois de connaître le Gin-seng. J'étais descendu à Québec pour les affaires de notre mission, au mois d'octobre de l'année 1715.

On a coutume de nous envoyer toutes les années un recueil des lettres édifiantes des missionnaires de notre compagnie, qui travaillent en divers lieux du monde au salut du prochain. Ces lettres sont pour nous, qui nous trouvons dans les mêmes fonctions de zèle, un puissant motif de soutenir avec constance les travaux pénibles de nos missions. Rien en effet n'est plus capable d'adoucir nos peines, et de nous animer, que l'exemple de ceux de nos Pères qui, se trouvant dans la même situation que nous, paraissent compter pour rien toutes leurs fatigues, et s'estiment heureux, quand il a plu au Seigneur de donner quelques succès à l'Évangile qu'ils prêchent, ou les consoler des obstacles et des traverses qui rendent leurs travaux stériles. Parmi ces lettres il y en a aussi de curieuses qui concernent les diverses matières qui ont rapport aux sciences et aux beaux arts, et qui souvent sont des découvertes utiles pour le bien de l'État et des colonies. Étant donc à Québec, le dixième recueil de ces lettres me tomba entre les mains; j'y lus avec plaisir celles du Père Jartoux. J'y trouvai une description exacte de la plante du Gin-seng, qu'il avait eu lieu d'examiner dans un voyage qu'il avait fait en Tartarie, l'an 1709.

L'empereur de la Chine l'y avait envoyé pour y faire la carte du pays. Il arriva qu'au même temps un corps de dix mille Tartares était occupé à chercher le Gin-seng par l'ordre du même prince, qui par tribut en retire deux onces de chaque Tartare et qui achète d'eux le reste au poids de l'argent fin. Cependant ce qu'il en paye n'est que la quatrième partie de ce qu'il le fait valoir dans son empire, où il est vendu en son nom.

Pour annoncer les vérités de notre religion à des peuples barbares, et leur faire goûter une morale bien opposée à la corruption de leurs coeurs, il faut auparavant les gagner et s'insinuer dans leurs esprits en leur devenant nécessaire. Plusieurs de nos missionnaires ont réussi en différents endroits par quelque teinture qu'ils avaient de la médecine. Je savais qu'en travaillant à guérir les maladies du corps ils avaient été assez heureux pour ouvrir à plusieurs les yeux de l'âme. Ils se sont souvent servi de ce moyen pour baptiser plusieurs enfants moribonds, sous prétexte de leur donner quelque remède. Je m'appliquois donc d'autant plus sérieusement à la médecine, que les sauvages en sont très curieux, que quoiqu'ils aient de très bons remèdes,

ils se servent encore plus volontiers des nôtres, et les employent préférablement aux leurs. Je me sentais en particulier du goût pour la connaissance des plantes, c'est ce qui me fit lire la lettre du Père Jartoux, par préférence aux autres lettres du même recueil. En parcourant cette lettre, et tombant sur l'endroit où ce Père dit, en parlant de la nature du sol où croît le Gin-seng, que s'il s'en trouve quelque autre part du monde, ce doit être principalement en Canada, dont les forêts et les montagnes, au rapport de ceux qui y ont demeuré, sont assez semblables à celles de la Tartarie. Je sentis ma curiosité encore plus piquée par l'espérance de le découvrir dans la Nouvelle-France.

Cette espérance était pourtant assez faible, et fit peu d'impression sur moi. Je ne retirai même de la lettre qu'une idée confuse et très imparfaite de la plante. Les occupations que j'eus pendant l'hiver, qui est fort long et fort rude en Canada, achevèrent presque de l'effacer. Ce ne fut qu'au printemps qu'étant obligé de passer souvent par les bois, je sentis renaître en moi l'envie de faire cette découverte, à la vue d'une multitude prodigieuse d'herbes dont ces forêts sont remplies, et qui attiraient alors toute mon attention. Je tâchai donc de rappeler les idées que je m'en étais formé. Je parlai à plusieurs sauvages. Je leur dépeignis la plante de la manière que je pus. Ils me firent espérer que je pourrais en effet la découvrir.

